L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux—No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE MATIN, 21 FEVRIER.

Chronique Théâtrale.

CONCERT SACRÉ.

Bénéfice de M. Momas. Première représentation de Dom Sébastien.
Concert sacré au temple Sinaï sous la direction de M. Leucht.

La première représentation de *Dom Sébastien*, grand opéra en cinq actes de Donizetti, donnée au bénéfice de M. Momas a été le fait dominant de la semaine théâtrale. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit, ailleurs, de l'accueil chaleureux fait à l'habile et consciencieux chef-d'orchestre, qui a su, dans une heure d'infortune et de péril imminent, prendre d'une main ferme la direction de l'Opéra. Les sentiments du public suppléent d'ailleurs à tout ce que nous pourrions ajouter d'honorable à l'égard de M. Momas, et la pensée ainsi que la reconnaissance de chacun, nous en sommes bien sûr, se sont déjà exprimées dans les mille entretiens que ce bénéfice a provoqués.

Au second lever du rideau, le régisseur, M. de Joly, en présentant au bénéficiaire un cadeau de la part des artistes et des employés, a prononcé quelques paroles bien senties, qui ont fait voir que dans la vie intime du théâtre, comme dans le monde extérieur, M. Momas a su se concilier l'estime et l'affection de tous.

Quoiqu'il y eût, dans la salle, quelques vides regrettables, le public a probablement fait, en cette circonstance, tout ce qui était en son pouvoir. Affligé, appauvri, inquiet de l'avenir politique du pays, il a prouvé de son mieux qu'il ne désespérait pas des destinées futures de notre théâtre lyrique, et il a manifesté aussi bien que possible son désir d'accomplir tous les efforts réalisables, pour perpétuer une institution dont la chute serait, de l'aveu de tout le monde, une véritable calamité publique.

La partition de *Dom Sébastien*, reprise après un silence si prolongé qu'il en faisait une chose toute nouvelle, a reçu du public l'accueil le plus favorable. C'est qu'en effet des beautés de toutes sortes y abondent; on y sent la chaleur et le mouvement que l'inspiration seule communique aux œuvres lyriques composées pour la scène. On n'y observe pas l'ombre d'une longueur; rien n'y languit, tout y marche rapidement, ou coule comme un fleuve qu'aucun obstacle ne gêne.

La représentation a amplement justifié ce qu'un petit bulletin publié dans l'*Abeille* de jeudi, disait des principaux morceaux de cet opéra, en les recommandant à l'attention des lecteurs. Mais il y a bien d'autres endroits qu'il serait trop long d'énumérer et qui pourtant mériteraient de l'être.

L'exécution a été généralement bonne, tout en faisant la part des petits accidents inséparables, comme on sait, de toute première représentation, quelques précautions que l'on ait prises. Dans l'impossibilité où nous sommes, aujourd'hui, de faire équitablement à chaque artiste la part qui lui revient, nous ne parlerons que du solo chanté au second acte par Mlle Anna Vercken, de la romance "O Lisbonne, ô ma patrie" que M. Méric chante au troisième acte, et du sextuor du quatrième acte.

Dans le solo auquel nous venons de faire allusion, la voix de Mlle Vercken fait merveille dans les deux registres extrêmes; elle émet des sons graves et aigus d'une incomparable pureté. Il en est résulté des effets de surprise et d'émotion, qui ont plusieurs fois fait éclater des applaudissements.

La palme de la soirée revient à M. Méric. La romance "O Lisbonne, ô ma patrie," est une des plus suaves et des plus touchantes mélodies que nous ayons entendues depuis bien longtemps. M. Méric la chante avec le goût, le sentiment et la méthode d'un artiste qui a le feu sacré. Aussi trois salves d'applaudissements ont-elles fait vibrer, coup sur coup, la vaste enceinte que venait de remplir cette voix dans laquelle on sentait les larmes que l'aspect de la patrie, après une absence pleine de périls, fait verser au poëte Camoens.

Au cinquième acte M. Méric a été rappelé, après un autre air qu'il a chanté dans les coulisses.

Le sextuor, à la scène du tribunal de l'*Inquisition*, a été justement mis au niveau des plus beaux morceaux d'ensemble de *Lucie de Lammermoor*.

Toute la chambrée a battu des mains à ce splendide morceau, et l'a fait répéter aux artistes qui eux-mêmes semblaient transportés d'admiration en le chantant.

Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans des détails plus circonstanciés au sujet de cette représentation; nous avons à nous occuper d'une solennité musicale qui a eu lieu en ville, et l'espace qui nous reste n'est pas de trop pour en donner le compte-rendu. Du reste, l'occasion de parler encore de *Dom Sébastien*, ne peut manquer de s'offrir prochainement, et nous ne la laisserons pas passer.

Une réunion élégante et composée de personnes appartenant à des nationalités différentes, remplissait, lundi soir, le temple Sinaï pour assister au concert sacré auquel présidait M. Leucht, et dont le but était de venir en aide à une société d'éducation juive. Le programme comprenait des éléments empruntés de compositeurs israélites, allemands, italiens, français. Les noms des exécutants indiquaient aussi qu'ils étaient issus d'origines diverses. On aime à constater de pareils faits, ils font voir les transformations qui se sont opérées dans l'esprit humain, à mesure que le temps a marché, et ils démontrent, d'une manière palpable, la bienfaisante loi du progrès. Estimons-nous heureux de vivre à une époque où l'intolérance religieuse n'existe pas, et où le talent, à quelque race qu'il appartienne, s'empresse de contribuer à une œuvre qui a pour but de procurer à des enfants les précieux avantages de l'instruction.

Une fugue en *ré mineur* de Bach, remarquablement exécutée par l'organiste du temple, M. le professeur Muller, a ouvert le Concert. Cette fugue est une de ces productions classiques qui s'adressent presque exclusivement à l'esprit; la science du compositeur y brille en souveraine, et laisse peu ou point de place à l'inspiration et au sentiment. C'est, en quelque sorte, un simple exercice écrit par la main du génie, et que l'on écoute avec le plaisir que fait naître toute chose arrangée selon les meilleurs préceptes de l'art. Ce morceau d'introduction a été suivi d'un beau chœur de Mendelsohn. A ces deux austères et solennelles compositions a succédé la "Prière d'Aïda," chantée par Mme Mercier Bier.

Des sentiments de la nature la plus délicate, des contrastes pathétiques formés par le conflit de passions profondes et tendres, donnent à cette prière un caractère de tristesse ineffablement douce. On sent que Verdi, cet interprète toujours si fidèle des grands déchirements du cœur, y a épanché son âme, cette âme ardente et si... tous les orages et les souffrances de la vie ont laissé des traces ineffaçables. Mais si ce morceau est d'un style ravissant, il est en même temps d'une exécution peu facile, pour qu'il plaise aux auditeurs et les émeuve, il est indispensable qu'il soit chanté sans que l'on sente la moindre gêne, le plus petit effort.

Nos confrères de la presse ont apprécié, avec un tact parfait, la manière dont Mme Mercier Bier a chanté cette prière. Nous ne saurions dire aussi bien, et nous laisserons l'un d'eux parler à notre place. Le Chroniqueur du *Propagateur* s'exprime dans les termes suivants:

"Dans la Prière d'Aïda, Mme Mercier Bier a produit un effet charmant. Entièrement maîtresse de son art, elle a traversé les difficultés de ce morceau en personne qui ayant conscience de ses moyens, peut s'y fier, et ces moyens ont été constamment à la hauteur de l'œuvre, guidés qu'ils étaient par le savoir approfondi et sûr de l'habile musicienne. La voix de Mme Mercier Bier a été soumise à une culture excellente, et elle s'inspire d'un goût personnel parfait."

M. le professeur Van Hufflen a le droit de revendiquer pour lui même une bonne part de l'hommage rendu à son élève dans des termes si flatteurs.

Trois puissantes voix, ténor, baryton basse noble, MM. Chelli, Leucht, Feitlinger, et une agréable voix de soprano Mme Yates, qui remplaçait Mme Blache, se sont fait entendre dans le quatuor de "Charles VI."

Après ce morceau où le souffle dramatique circule avec force, l'auditoire, que la "Prière d'Aïda" avait déjà fait frémir d'émotion, a eu de la peine à contenir son enthousiasme qui eût éclaté énergiquement sans la sainteté du lieu. Elevé à ce diapason, il était dans d'excellentes dispositions pour goûter l'"Ange déchu", composition d'un style à la fois majestueux et touchant, dans laquelle M. Feitlinger a su très habilement allier le savoir-faire de l'artiste expérimenté à la science du musicien.

Dans la seconde partie de la soirée, la voix touchante de Mme J. Larousini a ajouté un charme tout particulier au "Psaume 118" d'Halévy, morceau d'ensemble de l'ordre le plus distingué, d'où se détache un délicieux solo pour soprano.

M. Leucht a un goût marqué pour Mendelsohn; aussi est-ce dans un solo écrit par ce compositeur, que l'on a reconnu sa voix, quoiqu'il eût modestement caché son nom sous cinq petites étoiles. Cette préférence de M. Leucht est toute naturelle. Le timbre de sa voix révèle une âme sensible et douce, et la musique de Mendelsohn fait deviner, encore mieux que sa biographie, que la sensibilité et la douceur formaient aussi le fond de son caractère. On n'écoute jamais la voix de M. Leucht sans émotion; le secret de ce fait est facile à saisir: ce jeune ministre de la religion hébraïque s'inspire aux trois sources les plus pures qui puissent ennoblir l'âme humaine, Dieu, la famille et l'art considéré dans ses chastes et saintes manifestations.

La "Prière de Moïse" figurait aussi dans la seconde partie du programme. Ce chef-d'œuvre de musique sacrée dans lequel Rossini s'élève à la hauteur des plus grands maîtres de l'école allemande, tout en donnant au sentiment religieux la chaleur et l'éclat du génie italien a transporté d'admiration la salle tout entière. A côté de MM. Chelli et Feitlinger, on a remarqué la voix pénétrante et si richement sonore de Miss Lena Little.

La musique française a été représentée à cette solennité artistique et religieuse, par Méhul dont M. Chelli a su faire ressortir le style si noble dans sa simplicité.

Une très belle cantate composée par M. Otto Weber et adaptée à des paroles dans l'ancien goût biblique, dues à la verve poétique du Rév. J. E. Gutheim, a terminé cette soirée dont la date occupera une place d'honneur dans les archives du temple Sinaï.

A. M.

FEUILLETON.

LA CAPE ET L'EPEE.

PREMIÈRE PARTIE.

XIV—Suite.

—Nierez vous que ce soit là le premier sentiment qu'il vous ait inspiré?

—Non, je l'avoue, j'avais presque un sentiment de haine contre lui; mais depuis lors, j'ai dû me rendre aux marques d'amitié qu'il m'a prodiguées. Sais-tu qu'il a mis sa bourse, sa garde-robe, son crédit, tout, jusqu'à son influence, à ma disposition, sans presque me connaître, au bout de quinze jours!

—C'est bien pour cela, monsieur, que je m'en méfie! Trop de miel! trop de miel! Moi qui suis si bête, je ne puis pas m'empêcher de penser aux pièges qu'on tend aux petits oiseaux...... Ils cherchent du grain et c'est la mort qu'ils trouvent!

—Eh! pour un homme mort, je me porte assez bien! dit Hugues.

Deux jours après cet entretien, César prit à part le chevalier:

—L'endroit me gêne, dit-il; j'ai toujours pensé que Paris était le coin du monde où l'on trouvait le plus sûr moyen de se débarrasser d'un importun; c'est pourquoi avant peu nous quitterons le château de la Meilleraie.

—Seuls?

—Oh! que nenni! Mlle de Montluçon la première nous donnera le signal du départ. J'ai des amis à la cour, et l'un d'eux—qui est une amie—a parlé au roi, à mon instigation, du long séjour que Mme la duchesse d'Avranches, sa filleule, faisait dans ses terres, et lui a ainsi suggéré l'idée de la rappeler.

—M. de Montestruc naturellement voudra l'y suivre.

—Et c'est là que je l'attends. J'y gagnerai d'abord de briser cette vie commune où il jouit des mêmes avantages que moi.

—Sans compter que Paris est la ville classique des accidents. L'autre jour encore, n'a-t-on pas retiré de la Seine le corps d'un gentilhomme que des coupeurs de bourse y avaient jeté....et n'en a-t-on pas ramassé un autre à la Croix-du-Trahoir, assassiné à la sortie d'un tripot!....

—Cela fait frémir! dit César qui s'éventait avec les plumes de son chapeau.

—Et la dépêche qui doit rompre les enchantements de l'île de Calypso?

—Elle arrivera prochainement, si je suis bien informé, et conçue en termes qui ne permettront pas l'indécision.

—Pauvre Montestruc!....Le provincial à Paris sera comme un louveteau en plaine.

—Je serai là, César, quand on sonnera l'hallali.

Une dépêche en effet arriva bientôt qui fit connaître à Mlle de Montluçon que sa présence était réclamée à la cour.

—Le désir que Sa Majesté témoigne de vous voir auprès d'elle est trop flatteur, dit la marquise d'Urcelles, pour que vous ne vous empressiez pas d'y répondre par un prompt départ.

—C'est bien à quoi je suis décidée, répliqua Orphise, vous me permettrez cependant, ma tante, de regretter ce beau pays où l'on était si bien et où tant de plaisirs et d'amitiés nous entouraient.... Je sais ce que j'y laisse, je sais moins bien ce qui m'attend là-bas....

—Mais, ma nièce, n'êtes vous pas assurée de rencontrer à la cour les mêmes personnes qui vous ont tenu fidèle compagnie ici?.... M. de Montestruc qui n'y a point encore paru ne sera pas en peine, étant de bonne maison, de s'y faire présenter.

—Ne suis-je pas là! s'écria M. de Chivry, je réclame en toute occasion l'honneur de servir de parrain à M. le comte de Chaparpel.

—Je savais bien, dit Orphise, que vous ne vous laisseriez devancer par personne en politesse et en galanterie.

—Vous m'avez ensorcelé, belle cousine. La générosité est mon fort à présent.... Je veux vous prouver, quoi qu'il arrive, que je suis d'un sang à vous mériter toujours.

Mlle de Montluçon le récompensa de sa soumission et de son madrigal par un sourire qu'il n'avait point revu depuis l'aventure de chasse où Pénélope avait failli perdre la vie.

La perspective de ce départ prochain avait jeté le désespoir dans l'âme de M. de Montestruc. Il lui faudrait donc quitter ces lieux où chaque jour il voyait Orphise, où ces mêmes plaisirs les unissaient, où il respirait dans son air, où la familiarité de la campagne lui permettait de pénétrer dans sa pensée. Que de choses qui allaient les séparer à Paris et combien peu de fois il la verrait!

La veille du jour où Mlle de Montluçon devait prendre la route de Blois et se rendre à Paris, obsédé par cette tristesse qui l'accablait, après une dernière soirée passée à son côté, Hugues errait sous ses fenêtres, s'attachant à surprendre son ombre derrière les vitres. La fièvre le gagnait. Une idée folle s'empara de son esprit avec une telle force, qu'au bout d'un instant il se surprit mesurant de l'œil la distance qui le séparait de ce balcon derrière lequel se dessinait par intervalles la fine silhouette d'Orphise; ce qu'il voulait c'était quelque chose d'elle, un objet qu'elle eût touché et qui parlât à lui rappeler.

La lumière qui avait changé de place lui indiquait que Mlle de Montluçon venait de passer dans son appartement particulier. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que tout à coup il se trouva debout sur le balcon, ne sachant ni comment ni par quel chemin il y était arrivé, mais bien déterminé à ne s'en aller qu'après avoir emporté son trésor. La fenêtre n'était qu'entre-bâillée; il la poussa et posa le pied dans un petit salon qu'une tapisserie à demi soulevée séparait de la pièce dans laquelle Mlle de Montluçon venait de se retirer. Il fut soudain enveloppé d'un vague parfum dont il avait subi le charme déjà et qui était comme une émanation d'elle-même.

De tous côtés des objets étaient répandus qui lui appartenaient, la robe qu'elle avait portée le jour même et dont l'étoffe brillante avait serré sa taille souple, la dentelle dont le fin réseau protégeait ses épaules contre la fraîcheur du soir, les gants de peau de Hongrie qui conservaient la forme de ses mains douces, les petits souliers de satin où ses pieds d'enfant étaient restés emprisonnés, un éventail dont elle jouait avec la grâce d'une Castillane. Dans ce désordre tout lui parlait d'elle. Hugues était comme en extase, immobile, s'enivrant de l'arome qui s'en dégageait. Un trouble cependant commençait à le saisir malgré le ravissement de tous ses sens. Si tout à coup Orphise se dirigeait de son côté, que penserait-elle de sa présence en ce lieu, et quelle explication donnerait-il pour la justifier? Pouvait-il espérer que le même bonheur qui lui avait permis d'arriver sans bruit lui permettrait de sortir de même? Il était loin de se douter alors que déjà Mlle de Montluçon ne perdait pas un seul de ses mouvements.

Si légère qu'eût été sa chute sur le balcon, le silence de la nuit était si profond, que Hugues, en y posant le pied, avait éveillé son attention; elle tendit l'oreille; bientôt il lui sembla que la fenêtre cédait sous l'effort d'une main invisible, un craquement furtif l'avertit qu'on marchait dans la pièce qui précédait celle où elle s'était retirée. Mlle de Montluçon était d'une nature trop vaillante pour appeler à son aide. Fille d'une héroïne de la Fronde qui avait bravé le feu des batailles, elle était, comme elle, inaccessible à la peur. Elle pensa que c'était peut-être M. de Chivry dont elle connaissait l'audace, et prête à lui faire payer cher son insolence, elle s'arma d'un poignard dont sa main fine se serait servie sans trembler et silencieusement—écartant un pan de la tapisserie—regarda.

Un frisson la saisit en reconnaissant M. de Montestruc. Quoi! lui, chez elle, à cette heure! Que voulait-il? Retenant son souffle et abritée par l'étoffe épaisse qui lui permettait de tout voir sans être vue, elle épiait chacun de ses pas. Le premier sentiment qu'elle avait éprouvé, c'était celui de la colère et de l'affliction; Hugues descendait dans son estime et son cœur se serrait; le second fut celui de la surprise et de l'attendrissement.

Après un instant d'hésitation, Hugues venait de s'avancer avec mille précautions discrètes vers un fauteuil sur lequel pendait une guirlande de roses qu'Orphise avait jetée autour du corsage dont elle s'était parée le jour même. Il en détacha une fleur, l'œil au guet et le cœur ému, et après l'avoir portée à ses lèvres avec un geste de passion, la cacha dans son sein. Il allait se retirer et déjà venait de reposer soigneusement la guirlande sur le dos du fauteuil, lorsque son attention fut attirée par un objet dont à la distance où elle était placée, Orphise ne pouvait distinguer la nature. Hugues s'abaissa et délicatement prit sur le satin blanc du corsage un fil de soie couleur d'or qu'il caressa du regard. C'était un long cheveu tombé de la tête de Mlle de Montluçon. Elle sourit en le voyant contempler cette trouvaille d'un air de ravissement qu'il n'aurait certes pas eu pour un fil de perles, et doucement laissa tomber le poignard à ses pieds. Qu'avait-elle besoin d'une arme contre ce respect et cette adoration?

Longtemps Hugues admira à la clarté d'une bougie qui brûlait sur un meuble les souples ondulations et les douces lueurs de ce cheveu blond; il en faisait jouer l'élasticité soyeuse dans la lumière, puis l'enroulait autour de son doigt comme une bague d'or fin. Tout à coup il tira de sa poitrine la rose qu'il y avait cachée, et nouant le long de sa tige les deux extrémités du cheveu qu'il venait de dérober, de nouveau la replongea dans sa cachette avec le mouvement vif d'un voleur qui a mis la main sur un bijou de prix.

Il se retirait sans bruit, et déjà il touchait à la fenêtre lorsque les plis lourds de la tapisserie qui le séparait de la pièce voisine se soulevèrent et Mlle de Montluçon se montra devant lui. Il se jeta en arrière avec un cri d'effroi.

Tout enveloppée d'un peignoir de mousseline blanche, sa chevelure dénouée, les bras à demi-nus sous de longues manches flottantes, et baignée d'une clarté pâle qui laissait dans l'ombre sa forme indécise, elle avait quelque chose d'une apparition. Elle n'avait pas conscience du sentiment subit qui l'avait poussée à se montrer et la nouveauté de l'émotion qu'elle éprouvait l'étonnait, mais feignant une irritation qui était loin de son cœur:

—Par quel hasard, monsieur, vous trouvez-vous ici à cette heure?....Est-ce donc votre habitude, et pensez-vous qu'un tel procédé soit une façon honnête de reconnaître l'hospitalité que je vous ai donnée et la franchise de ma reconnaissance?....

Hugues allait répondre, elle l'arrêta:

—Par où vous êtes-vous introduit ainsi dans mon appartement? Comment? Pourquoi?

—J'étais là tout à l'heure, sous vos fenêtres....j'ai vu une lueur derrière vos vitres....mon cœur s'est mis à battre, la folie m'a pris....un arbre se trouvait là, près d'un espalier....j'ai grimpé....toujours appelé par cette lueur où passait votre ombre....j'ai fait un bond dans le vide et je me suis trouvé sur votre balcon......

—Mais vous pouviez tomber dans cette obscurité!....Vous tuer!......

—Vous y pensez, madame, moi je n'y pensais pas!....

—Mais encore une fois, pourquoi? dans quel but?

—Je ne sais....Tenez, ne vous fâchez pas, je vais tout vous dire....Je cherchais quelque chose qui vous eût appartenu, que vous eussiez porté. J'en voulais faire un talisman. J'ai rencontré sous ma main une rose....elle était là dans cette guirlande, parmi d'autres....je l'ai prise.

—Mais si vous aviez une envie si singulière de cette fleur, ne pouviez-vous me la demander?

—Moi! vous la demander! Et quel titre avais-je à une si grande faveur? Non, non, jamais je n'aurais osé! Mais vous partiez, et savais-je quand je vous reverrais! Ma tête s'est égarée. Je n'ai pas voulu tout perdre de vous.... Ah! madame, je vous aime tant!

Ce cri où toute son âme éclatait la fit tressaillir.

—C'est donc bien vrai que vous m'aimez? reprit-elle d'une voix étouffée, et ce n'est pas un jeu, ce qui vous a fait me dire l'autre jour que vous vouliez me consacrer votre vie?

—Un jeu! mais c'est ce qu'il y a de meilleur en moi et de plus sincère qui parlait!.... Cet amour qui m'a saisi au premier regard que j'ai osé lever sur vous, chaque jour passé sous vos yeux l'a rendu plus fort et plus profond.... Je ne vis que par vous et voudrais ne vivre que pour vous.... Est-ce que vous n'avez pas compris, deviné, senti que ce n'était pas la folie d'un instant, le caprice de ma jeunesse qui m'inspiraient, mais un sentiment inaltérable, intense, inconnu? Mais l'audace même de ce que j'ai fait est une preuve de ma sincérité. Mon espérance et mon rêve, c'est vous. Rêvé si haut, que même à présent que vous m'avez permis d'y prétendre, je ne sais quel miracle fera que j'y pourrai atteindre. Je vous vois dans les étoiles.... Mais cette pensée qu'un Dieu m'a conduit sur votre chemin me réconforte et me soutient.... Ah! si la bravoure, le dévouement, tous les sacrifices, un amour sans bornes, un respect sans limite, l'adoration de toutes les minutes y suffisaient, je vous mériterais peut-être, et ma vie se consumerait à vous aimer!.... Regardez-moi, madame, et dites si je mens!

Ce langage enflammé, auquel les madrigaux de cour et les poëtes de ruelle n'avaient point accoutumé Mlle de Montluçon, l'entraîna comme un souffle.

—Je vous crois, monsieur, dit-elle vivement, et je vous croyais sincère déjà quand je vous ai dit que j'attendrai. Mais j'ai le cœur fier, et des paroles ne me suffiront pas pour que je me rende! Cependant, il me semble, à moi, que si j'aimais comme vous paraissez aimer, rien ne me conterait pour triompher, ni les efforts, ni la patience, ni les plus dures épreuves. Les obstacles amoncelés ne me feraient pas reculer. J'irais à mon amour comme on va à l'assaut d'une forteresse à travers le feu et bravant la mort. J'ai quelque part une devise d'un homme qui nourrissait une ambition pour laquelle il eût sacrifié tout le sang de ses veines: *Per fas et nefas!* Moi, je traduirai ce cri de l'orgueil et de l'audace par ces mots dont j'ai fait ma loi: *Envers et contre tous!* Si l'amour qui vous a fait un jour plier le genou devant moi remplit votre âme, comme vous le dites, vous vous les rappellerez et ne regarderez plus en arrière, mais en avant!

Il allait s'élancer à ses pieds, elle l'arrêta:

—Vous m'avez, je crois, dérobé une rose.... rendez-la moi, reprit-elle.

Hugues la tira de son sein et la lui présenta.

—Je ne veux pas que l'on emporte rien d'ici sans mon consentement, dit-elle, mais je ne veux pas non plus paraître attacher une trop grande importance à une fleur.... Telle qu'elle est, je vous la rends.

Elle dégagea sa main sur laquelle Hugues venait d'incliner ses lèvres et s'approchant d'une table sur laquelle on voyait un volume, le prit, chercha et marquant d'un trait d'ongle la marge de la page ouverte:

—Je vous permets de lire, monsieur, et que Dieu vous garde!

Orphise passa devant lui pâle et les yeux remplis de flammes, tandis que Montestruc s'emparait du livre et l'ouvrait à la place indiquée par un signet. Dès les premiers mots il avait reconnu le *Cid*, et sur la marge d'un feuillet, une marque neuve et due tracée d'un coup d'ongle, attira son regard sur ce vers fameux:

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

—Orphise! s'écria-t-il.

Mais ses bras étendus rencontrèrent la draperie qui venait de retomber sur Mlle de Montluçon et tremblait encore derrière elle. Hugues n'osa franchir le rempart léger qui le séparait de son idole. Mais n'avait-il pas trouvé dans cette chambre plus qu'il n'avait osé espérer, plus qu'une fleur, plus qu'un cheveu! Ivre d'amour, fou, le ciel dans le cœur, Hugues courut vers le balcon et s'élança, prêt, lui aussi, à s'écrier comme autrefois Rodrigue:

Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans....

(A continuer.)

The Freedman's Savings & Trust Co.
CAISSE D'EPARGNES.
Charte accordée par les Etats-Unis en 1865.
SUCCURSALE DE LA NLLE-ORLEANS
No 182, Rue du Canal,
[illegible]
HEURES DE BANQUE
De 9 heures A. M. à 3 heures P. M.
Ouverte les samedis soirs, pour recevoir des dépôts, de 6 à 8 heures.
Un intérêt est alloué sur les dépôts.
C. D. STURDEVANT, Caissier. HENRY HACAS, Assist.-Caissier.
On peut se procurer des copies de la Charte [illegible]

Germania Insurance Company
Bureau, No 124 rue Commune,
NOUVELLE-ORLEANS.
ETABLIE EN 1866.
Capital payé.....$300,000
Assurances contre les risques du feu, de la mer et des rivières.
Les pertes sont réglées avec promptitude aux conditions les plus libérales.
FRED. DEL BONDIO.....Président.
H. ZUBERBIER.....Vice-Président.
EMIL MAIER.....Premier Secrétaire.
H. E. MARBURG.....Second Secrétaire.
F. BERGER.....Inspecteur.
Directeurs:
Geo. Binder, (maison Leonhardt & Binder)
A. H. Braughn (maison Braughn, Buck & Drakeford)
P. W. Dielmann, (maison Miller & Dielmann)
R. Greisinger, (maison Classen & Co.)
W. Goldenbow, (maison Goldenbow & Kelly)
G. L. L. Mayer, (maison Mayer Bros.)
L. Reder, (maison L. Reder & Co.)
Frank Vatter, (maison Vatter & Blank)
E. Zuberbier, (maison Schneider & Zuberbier)
F. M. Zeigler (maison Schmidt & Zeigler)
J. Armbruster, J. Kahn,
Adam Geiser, Louis Grunewald,
Jacob Hassinger, H. F. Klumpp,
Hy. Oertling, E. Schulz,
Thomas Scherb, P. T[illegible]
P. Thermählen,
J. Voelkel,
mars—1 an.

VAPEURS.

Le Lac.
ARRANGEMENT D'HIVER.
[illegible]

Vicksburg.
[illegible]
HITE & CARLIN, 4 Tchoupitoulas.

Bateau Régulier de Grand Ecore.
[illegible]

Peoples New Orleans and Grand Ecore Packet Company.
Départ, tous les Samedis à 5 P. M.
POUR Grand Ecore, Montgomery, [illegible]
BRADISH JOHNSON,
JOHN KEHN, capt.;
Fo. Burk & J. O. Jeffries, commis.
Partira comme il est dit ci-dessus.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à LORD & McPEAKE, 46 Camp.
N. O. DONOHOE.

Nouvelle-Orléans et Grand-Ecore Packet.
Jour de départ, tous les samedis, à 5 P. M.
Pour Port de Hussey, Barbin, Norman, Alexandrie, la Rivière aux Cannes, Montgomery, Grand Ecore ainsi que tous les débarcadères intermédiaires, le bateau à vapeur
NOUVEAU BART-ABLE
R. SINNOTT, capitaine; Geo. C. Hamilton, commis.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à
N. M. CARTER, 32 rue du Camp.
HITE & CARLIN, 2 rue Tchoupitoulas.
BRITTON & EPPLER, 166 rue Commune.
ADAMS & WORK, 9 Commercial Place.
24 déc.

OPELOUSAS.
Départ régulier tous les Jeudis à 5 h.
Pour Washington, Opelousas, Port Barré, Simmesport, Churchville et tous les débarcadères sur l'Atchafalaya et du Bayou Courtableau.
BERTHA.
W. Burton, capitaine.
J. B. Schmidt, commis.
[illegible]
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à BRITTON & EPPLER, No 166 de la rue de la Commune.

POUR LES OPELOUSAS.
Départ, tous les Mardis, à 5 h. P. M.
Pour Washington, Port Barré, Simmesport, Churchville et tous les débarcadères de la rivière Atchafalaya et du Bayou Courtableau. Le bateau à vapeur
ERA No 10.
C. C. Pickel, capitaine.
T. H. Mugrah et R. Derbes, commis.
[illegible]
HITE & CARLIN, rue Tchoupitoulas.
LOW & McPEACKE, rue du Camp.

Attakapas et Atchafalaya.
Départ, MERCREDI, 17 [illegible]
IDA.
Capt J. P. FORGAY, [illegible] A. MEYNIER [illegible]
HITE & CARLIN, rue Tchoupitoulas.

Paquebot de la Nlle-Orléans, de la Côte, [illegible]
DEPART tous les LUNDIS, à 5 heures P. M. et tous les VENDREDIS, à 10 heures A. M.
R. L. HODGE.
Capitaine P. Mc. Elroy [illegible] F. Bergeron et J. A. Comeaux [illegible]
Retour—tous les DIMANCHES et MERCREDIS soir.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à E. D. MELANÇON, No 9 de la rue Conti.

Paquebot de la Côte et de Lafourche, jusqu'à Thibodauxville.
Trois fois la semaine. Pour la Côte et Lafourche. Le bateau à vapeur
HENRY TETE,
Capitaine J. T. Acosta, Commis P. A. Charlet,
Départ de la Nouvelle-Orléans, tous les MERCREDIS matin à 10 heures et tous les SAMEDIS soir à 5 heures.
Retour—partira de Donaldsonville les LUNDI et VENDREDI matin, [illegible]

Pour la Côte au-dessus de la ville.
La Nouvelle-Orléans, la côte et le débarcadère du Couvent et le White Hall saw Mill.—Trois fois par semaine. Le bateau à vapeur
MARY IDA,
Capitaine J. A. Ruiz; commis J. L. Rand.
Partira de la Nouvelle-Orléans tous les MARDIS, JEUDIS et SAMEDIS à 10 heures du matin. [illegible] MERCREDIS, VENDREDIS et DIMANCHES [illegible]
W. J. COMAUX, 38 rue Conti.

Paquebot de la côte et du Collège Point.
Trois fois la semaine.
LE steamer WAWENOCK, THEODULE KLEFERT, Capitaine.
Partira de la Nouvelle-Orléans tous les mardis et jeudis à 11 heures du matin, et le dimanche à 9 heures du matin. Il arrivera le lundi, mercredi et vendredi.
Le fret n'est débarqué qu'en plein jour.
Pour fret ou passage s'adresser à bord.

Pour la Côte au-dessous de la ville.
Départ tous les MERCREDIS et SAMEDIS à midi.
Pour les forts, la station de la Quarantaine Basse, toutes les habitations et tous les débarcadères, le bateau à vapeur
ST. MARY.
[illegible]

Compagnie d'Assurance Mutuelle du Sun.
CAPITAL PAYE.....$500,0[illegible]
DIX-HUITIEME ETAT ANNUEL
Année 1873.
[illegible]
JAMES I. DAY, Président.
HORACE CARPENTER, Secrétaire.
Directeurs pour 1874—
JNO. G. GAINES, JAS. I. DAY,
E. J. HART, GEO. JONAS,
HENRY RENSHAW, EMORY CLAPP,
HUGH WILSON, G. M. BAYLY,
R. BISCOE, JAMES BYRNES,
I. N. MARKS, J. L. HARRIS,
CHAS. MACREADY, LIONEL C. LEVY,
W. E. SEYMOUR, W. E. SCHMIDT,
RICHARD FLOWER, L. ALCUS,
J. WEIRS, R. T. TORIAN,
R. W. TAYLOR, SCOTT McGEHEE,
J. C. MORRIS, ISAAC L. MAAS.

GEO. MERZ,
BRASSERIE DU VIEUX CANAL,
[illegible]

VAPEURS

COMPAGNIE GENERALE [illegible]
[illegible]

STEAMERS DU HAVRE
[illegible]
ESPAÑOLA, PELAYO, RIVERA, QUEVEDO, [illegible]

STEAMERS—LIVERPOOL
STATE OF LOUISIANA, [illegible]
STATE OF MINNESOTA, [illegible]
STATE OF ALABAMA, [illegible]
STATE OF VIRGINIA, [illegible]
STATE OF PENNSYLVANIA, [illegible]
STATE OF GEORGIA, [illegible]
STATE OF NEVADA, [illegible]
STATE OF FLORIDA, [illegible]
STATE OF INDIANA, [illegible]
[illegible]
Le steamer STATE OF ALABAMA
[illegible] le SAMEDI, [illegible]
S'adresser à A. K. MILLER & CO., Agents.

Compagnie de Vapeurs du Lloyd de l'Allemagne du Nord.
[illegible]
Hannover.....
Frankfurt.....
Hannover.....
Frankfurt.....
[illegible]
ED. F. STOCKMEYER & CO., Agents.

Pour New York directement.
[illegible]
CETTE LIGNE SE COMPOSE des steamers
KNICKERBOCKER,
NEW ORLEANS,
HUDSON,
CORTES.
[illegible]
ALFRED MOULTON.

POUR VERA CRUZ.
Tampico, Tuxpan, [illegible]
La Havane et New-York.
[illegible]
CITY OF MEXICO.....Capt. [illegible]
CITY OF MERIDA.....[illegible]
CITY OF HAVANA.....[illegible]
Le steamer CITY OF MERIDA.
[illegible]
F. ALEXANDRE & SONS, [illegible]
J. M. WITHERSPOON, Agent.
Le steamer CITY OF MEXICO [illegible]
15 nov—1 an.

Philadelphia via la Havane.
PHILADELPHIA AND SOUTHERN [illegible]
POUR PHILADELPHIE via la HAVANE.
JUNIATA, [illegible]
YAZOO, [illegible]
C. W. LORD, [illegible]
[illegible]
EDWARD A. YORKE, Agent.
4 nov—1 an.

BILAN DE LA BANQUE NATIONALE DE LA NLLE-ORLEANS.
[illegible]

CHEMINS DE FER.
[illegible]
Chemin de Fer Pontchartrain.
[illegible]
GRAND CHEMIN DE FER DE LA Louisiane et du Texas, de Morgan.
[illegible]

ASSURANCES.
Commercial Insurance Company of New Orleans.
[illegible]
RAPPORT SUR L'ETAT DE LA Banque Nationale Mutuelle de la Nlle-Orléans.
[illegible]
Compagnie d'Assurance du Peuple DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
[illegible]
La Compagnie d'Assurance TEUTONIA
[illegible]
Home Mutual Insurance Company DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
[illegible]
ETAT DE SITUATION DE LA Germania National Bank DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
[illegible]

ASSURANCES.
FACTORS AND TRADERS' Insurance Company.
[illegible]
Compagnie d'Assurance "Hope" DE LA NLLE-ORLEANS.
[illegible]
Mechanics' and Traders [illegible]
Mutual Aid and Benevolent Life Insurance [illegible]
Compagnie d'Assurance de l'Union DE LA NLLE-ORLEANS.
[illegible]

ASSURANCES.
Factors' and Traders' Insurance Company.
[illegible]
Second Etat de Situation
[illegible]